

Party

Par David Yesaya

Des jeux de pétard, des feux d'artifice et des fumigènes illuminaient la soirée glaciale. Bien installée dans la place du mort, juste devant le siège d'auto, Zingha envoyait des baisers au vent vers la foule noire de monde qui socialisait à côté du panneau « vendue » enraciné dans le jardin de l'entrée de la maison. Sankara, son concubin, a passé héroïquement son torse protéiné par-dessus la vitre du toit ouvrant en levant le poing en l'air de façon révolutionnaire. Ensuite, il a croisé les bras, comme T'challa, et a balancé un cri euphorique : « *Wakanda forever !* ». Aimé, Leopold et Damas ont à peine eu le temps de réagir que la IVM avait déjà démarré en laissant derrière elle un épais nuage de fumée qui a noirci la neige au bord du trottoir.

Quelques minutes plus tard, c'était au tour de Chimamanda et de son nouveau petit-copain Lumumba de nous souhaiter bon vent. Au même moment, Wangari, qui mâchouillait son bâton de réglisse, a jeté le reste de son thé vert sur la chaussée verglassée avant de nous serrer dans ses bras. À tour de rôle. Elle a commencé par moi avec une accolade d'église. Très formelle, solennelle, à vrai dire. Puis, elle a embrassé Dinknesh, de tout cœur. Elle devait étendre ses bras au maximum pour l'enlacer tellement elle — autrefois squelettique — est devenue grosse. Chima lui a offert un *hug* interminable qui semblait dire : « tu vas beaucoup me manquer ! »

« Bon retour ! » a crié Nkrumah deux ou trois fois avant de se faire entendre par-dessus le bruit sonore de la basse qui faisait trembler les murs de la maison enneigée. Cela donnait l'impression que le monde s'effondrait. Tout le corps de Dinknesh était parcouru de vibrations électriques.

L'Amapiano et l'Afrobeat résonnaient si fort qu'ils pouvaient réanimer les battements de cœur de Fela Kuti et de Myriam Makeba. Casque emmêlé à ses dreadlocks, Chinua se donnait à cœur joie de nous faire trémousser sur les nouveaux tubes festifs de la saison. Il disposait toujours des meilleurs vinyles dans son tourne-disque : que ce soit de l'afrotrap, du zouk, du Makossa, du Kompa, du dancehall, du reggaeton, du RnB ou du hip-hop. Comme tous les autres invités, Chinua et son bras droit MC Dibango, se sont prêtés au jeu en s'habillant d'un Wax Dashiki assorti à des Nike Air. Ce All black party changeait de nos soirées blanches.

En général, j'étais le loup solitaire retiré dans sa tanière avec une canette de *Canada Dry* à la main. C'était Dinknesh l'ambianceuse, la bonne vivante. Du haut de sa taille microscopique, elle en avait dans le ventre. Elle exultait la joie de vivre. Remplie de grâce, elle aimait taper dans l'œil. À chaque party, elle ensoleillait les âmes et envoûtait les esprits. Elle savait chauffer la piste de danse. La danseuse étoile d'autrefois *twerkait* le dos cambré et les fesses en arrière comme une joueuse de tennis en position d'attente au fond du court. Elle savait se déhancher sur tout type de musique : salsa, batchata, samba, rumba, zumba, danse du ventre, etc.

Ce soir-là, Dinknesh a préféré se renfermer dans sa tour d'ivoire. Son âme revêtait un habit de deuil. Frappée d'une douce mélancolie, elle se noyait dans une nostalgie infinie. Elle restait scotchée au comptoir du bar américain de la cuisine à boire son cocktail explosif. Son regard fixait le réfrigérateur. Elle donnait l'impression de se remémorer les photos souvenirs et les cartes

postales collantes postées sur le devant de la porte du frigo que nous avons précieusement rangées la veille dans nos affaires.

Port-au-Prince, Kingston, Libreville, Queenstown, Freetown, Liberia, *Freedom park* et le Monument de la Renaissance Africaine : tous ces lieux à couper le souffle que nous avons eu le privilège de visiter en couple. Parfois dans des hôtels cinq étoiles, d'autres fois à la belle étoile. En sac à dos. Tous ces souvenirs faisaient ressurgir des flashes d'autres voyages tout aussi mémorables : comme ma peau *french vanilla* café frappé devenue chocolat au lait grâce aux coups de soleil caniculaire de Tombouctou. Notre randonnée au sommet du Kilimandjaro, nos gourdes d'eau autour du cou ; notre excursion aux pyramides de Gizeh avec nos chapeaux d'Indiana Jones vissés sur la tête ; notre pèlerinage à la Jérusalem noire guidés par un parchemin dépliant qu'on scrutait aussi précieusement qu'une carte aux trésors. Mais le plus beau souvenir, la cerise sur le gâteau, restait forcément notre voyage de noces dans les plages ensoleillées des îles paradisiaques de Zanzibar. Vêtu de mon short de bain rouge *Alerte à Malibu*, l'huile pour bébé faisant luire mon torse nu, je me revoyais porter Dinknesh sur mes larges épaules en courant sur les grains de sable dorés pour aller la jeter dans la mer cristalline au reflet du ciel bleu turquoise. Ces vacances-là, on s'était amusés comme des gamins. Dinknesh ressemblait à une sirène voluptueuse dans son maillot de bain deux-pièces qui exhibait ses perles de taille, son tatouage papillon et son piercing au nombril.

Ces moments édeniques contrastaient du parcours du combattant infernal de son doyen. Combien de fois nous a-t-il rabâché que nous sommes nés sous une bonne étoile, que nous sommes privilégiés, que nous avons les bons passeports. Chaque repas de famille, Guinness à la main, le patriarche nous serinait. Il nous bassinait

avec son passage dans le ventre de l'Atlantique dans une pirogue de fortune ; nous soulait en pérorant sa traversée du désert dans la fournaise meurtrière du Sahara pour gagner les portes de l'Occident. Il ne nous épargnait aucun détail : son corps déshydraté, sa bouche asséchée et son visage recouvert du chèche pour le protéger des tempêtes de dune. On savait tout : de mémoire, par cœur. « Je vous passe les détails de mes journées marathoniennes. Des marches kilométriques dans les terres battues qui brûlaient les plantes de mes pieds nus poussiéreux », témoignait-il sans y mettre aucun pathos. Après ses interminables discours assis sur la chaise royale au bout de la table, Marie-Josèphe Angélique, son éternel amour, sa femme de toujours, le regardait avec des étoiles dans les yeux. Et pour camoufler ses remontées d'émotions et dissimuler son admiration infrangible, elle le taquinait d'un sarcasme bénin : « Hubert, arrête tes blablas ; tu n'es qu'un vieux disque rayé ». Et tout le monde s'esclaffait comme pas permis. Imperturbable, l'homme enceint se contentait de boire au goulot sa Guinness bien fraîche sortie du frigo. Ces dîners familiaux ambiances bon enfant n'existeraient plus après cette sacrée soirée. Voilà probablement la raison pour laquelle Dinknesh semblait vouloir se télétransporter dans le temps loin de ce vacarme festif. Elle savait qu'elle n'allait plus avoir l'occasion de savourer ces petits moments de bonheur.

Pourtant c'était elle qui avait eu cette idée géniale, d'abord embryonnaire, de célébrer notre départ. Tout excitée, elle avait sauté à mon cou : « Doudou... Doudou... Faisons quelque chose ! Faisons quelque chose ! Un resto, une fête, j'sais pas moi, n'importe quoi, quelque chose de *fun* quoi ! » Puis elle avait eu un moment de pause, de réflexion, comme ça. « Un resto c'est trop bateau. Une fête, voilà, faisons une méga party ! », avait-elle suggérée, sourire aux lèvres.

C'était également elle qui avait pris l'initiative de prévenir les parages. Depuis l'embourgeoisement du quartier, elle craignait l'affolement des voisins et que, dans un élan de panique, ils appellent la police. Certains d'entre eux auraient pu penser que derrière cette party au sous-sol se cachait réellement une réunion politique du mouvement *Black Panther*.

Après avoir tapé à plusieurs portes du voisinage, seulement un voisin avait ouvert. « Bonjour, monsieur, pardonnez-moi de vous importuner! Je voulais juste vous dire que ce samedi soir, mon époux et moi organisons une fête. Je vous prie d'avance d'excuser le 'tapage nocturne'. » La personne qui avait ouvert la porte portait une chaîne Grain de Café en argent autour du cou et était vêtue d'un hoodie blanc à capuche pointue. Derrière elle, à son extrême droite, on pouvait voir au loin dans son salon une horloge en or blanc et une série de croix dorées de haut de gamme accrochées sur le mur; ainsi qu'une télé-écran-géant qui diffusait un match de hockey ou de football américain. Les paroles du commentateur étaient amuïes par la musique de *Brown Sugar* des Rolling Stones. Avant même que son épouse n'ait rejoint ce monsieur au pas de la porte avec un nourrisson qui tétait son sein droit, le quadra avait déjà rassuré Dinknesh de ne pas s'inquiéter pour le bruit. « Ce samedi soir, moi, ma femme et mes enfants allons célébrer la fête nationale au centre-ville. On ira contempler les feux d'artifice », avait-il assuré en esquissant un sourire révélant des dents jaunies par un abus de caféine.

J'avais insisté pour que Dinknesh les invite à la party. Non pas par dévotion christique ni par amour du voisin comme Jésus l'exige, mais plus pour leur faire subir la réalité de notre quotidien. Je désirais éperdument qu'ils ressentent ce que cela faisait d'être le mouton noir d'une société blanche. Dinknesh me priait de chasser cet esprit

malicieux. Mais au fond, celle qui avait dû renoncer à sa coupe afro à la Angela Davis au boulot ne désapprouvait pas mes propos. Comment oserait-elle? N'était-ce pas elle qui rentrait du travail à la maison en pleurs? À peine le temps de suspendre sa fourrure au porte-manteau et de vider son sac, qu'elle se larmoyait des micro-agressions qu'elle subissait à outrance. La Venus Hottentot, la Sara Baartman que ses collègues la surnommaient derrière son dos... Ce train de vie infernal avait totalement dérégulé son régime alimentaire. Ce qui, dans notre joyeux mariage, était considéré comme l'embonpoint heureux était devenu des kilos en trop à force de s'empiffrer d'antidépresseurs pour le petit-déjeuner, d'anxiolytiques pour le déjeuner et d'antistress pour le dîner.

Au début, elle a mis ces discriminations sur le dos du sexisme. Elle se revoyait bloc-notes et compas à la main gauche, les cheveux défrisés et peroxydés en chignon tenu par un crayon sous le casque protecteur. « Une femme qui dirige une centaine d'ouvriers au chantier, c'est toujours un peu délicat, même si elle propose des idées de génie », se convainquait-elle. Mais je subissais les mêmes monstruosité de mes patientes. Les premières rencontres se punctuaient à chaque fois de la sorte : « Infirmier, s'il te plaît, où est l'obstétricien? » Ensuite, Dinknesh a essayé de mettre les hostilités dont elle souffrait sur le dos de l'âgisme : « C'est pas tous les jours qu'une femme de petite trentaine est à la tête de projets colossaux à 7 chiffres ». Finalement, elle s'est rendue à l'évidence. Un soir d'hiver, totalement désenchantée, les draps mouillés d'une crise de larmes, la voix étouffée de sanglots, elle s'était réveillée en plein milieu de la nuit, le cœur déchiré en lambeau : « C'est ma couleur ébène qui gêne! » Malgré tout, elle a toujours refusé catégoriquement de javelliser sa peau noire de suie avec du *White Spirit* comme le fait sa sœur Lucy

pour gagner en visibilité dans la société. « C'est son problème si ma jumelle veut devenir albinos, moi, j'adore ma couleur de peau café Lupita Nyong'o. », affirmait-elle en levant le menton aussi haut qu'une personne qui saignait du nez.

Pourquoi se voiler la face? À la virgule près, nous revivions les mêmes tragédies que nous lisions, petits, dans les yeux cernés de nos parents. Nous subissions les mêmes vexations, encaissions les mêmes humiliations, essuyions les mêmes abominations, extériorisions les mêmes lamentations et ressentions les mêmes frustrations. On nous avait pourtant garanti, promis et juré que les longues études, les prestigieux diplômes, le transfuge de classe, le nouveau statut social et de travailler deux fois plus que l'homme Blanc auraient changé la donne. Nos parents étaient des « petites gens ». Des indigents qui avaient cherché refuge et asile clandestinement en Occident. Des paysans qui avaient vivoté et survécu dans des chambres de bonne, des cases, des cabanes de tôle et des bidonvilles. Des mineurs aux visages charbonnés qui labouraient dans des grottes de sous-sols. Mais nous, nous, on est nés et on a grandi ici. On parlait fort bien et s'exprimait avec le bon accent. On maîtrisait les codes sociaux. On connaissait nos droits de citoyen. Si nos aïeux parlaient *petit nègre*, nous on *speaks white*. Alors, pourquoi l'histoire se répétait-elle? Un éternel recommencement. Maudits par la malédiction de Sisyphe, il fallait coûte que coûte que ça change pour la future génération. « Je refuse de faire vivre cette vie à ma progéniture », martelait Dinknesh de sa voix grasse remplie de déterminisme.

Les cloches s'apprêtaient à sonner les douze coups de minuit. La party arrivait bientôt à sa fin. Les pétarades semblables à des détonations de fusillade s'intensifiaient dans les rues et couvraient le volume de la musique à l'intérieur

de la maison blanche. Marie-Joséphine Angélique n'en pouvait plus de ce vacarme. Elle s'est bouché les tympans à l'aide de boules Quiès. Chaque fête nationale lui faisait revivre mentalement les coups de feu auxquels elle a survécu dans son enfance : la guerre, la terreur, les maisons qui brûlent, etc.

De plus en plus d'invités quittaient la soirée. « Arrivez là-bas, n'oubliez pas de nous écrire! », a lâché Saba en caressant le ventre charnu de Dinknesh. Une façon grotesque de lui faire comprendre que sa taille de guêpe et sa silhouette d'allumette d'autrefois ont pris du bidon. L'infime poignée de fanatiques de danse en transe sur la piste continuait à se dandiner de gauche à droite de façon frénétique sur la musique qui clôturait la party. L'excès de rouge et de blanc dans les veines les a transformés en James Brown, Michael Jackson et Joséphine Baker. Les épicuriens, accompagnés d'un verre spiritueux à la main gauche, bravaient les courants d'air frigorifiques en fumant leurs e-cigarettes à la terrasse. Les pipelettes se regroupaient dans un coin du sous-sol et palabraient du futur, de l'avenir et de toutes ses possibilités : sport, politique, économie, entrepreneuriat, investissement, immobilier, plan de mariage (et de divorce aussi). « Combien as-tu vendu ta baraque? », m'a demandé Michel sans aucune indiscretion. J'ai fait mine de ne pas entendre sa question en grimaçant mon visage d'un rictus d'incompréhension. Michel a insisté. « Le boulot consume tout mon temps. C'est Din qui s'est occupée de la vente de la maison. », ai-je menti. J'anticipais également sa question suivante. « C'est elle aussi qui a servi de pont pour l'achat de notre nouvelle maison sur le continent. » Au même moment, Madiba, Martin Malcom et Maya ont cligné des yeux. Les quatre, agents immobiliers de profession, ont eu une réaction épidermique. Ils connaissaient la version originale; celle que j'avais annoncée lors de notre dernière réunion de famille.

Toujours pas dans son assiette, Dinknesh, lançait des sourires mécaniques aux derniers convives. Mais son for intérieur les invitait tout droit vers la porte de sortie. Je ressentais son désintérêt. Arc-boutée sur le mur à côté du buffet, elle jetait des coups d'œil furtifs à sa Hublot. Je savais qu'elle était impatiente de goûter au luxe de la classe affaires d'*Ethiopian Airlines*. Elle avait hâte de dormir comme un bébé pendant 16 heures de vol. Si les amis et la famille n'étaient pas venus pour nous souhaiter bon vent, l'hôte de la soirée serait déjà au terminal rêvassant de sa nouvelle vie en train de piloter plusieurs chantiers : des ponts, des routes et d'autres projets pharaoniques à faire.

Après avoir passé toute la matinée derrière les fourneaux pour la party, ma mère ne semblait pas du tout exténuée. Elle ne cessait de balayer des yeux les convives afin de s'assurer de leur bien-être. « Ce n'est pas la peine, maman Winnie », a supplié Dinknesh d'un ton compatissant. « Mais, enfin, doudou, dis-lui! », s'est-elle exaspérée. « J'lui ai dit qu'elle n'avait rien à faire. », ai-je répondu barbé. Non seulement ma mère ne faisait point attention à ces paroles, mais elle a dépoussiéré le sous-sol de gauche à droite en bougeant sur le rythme de la musique. Des lianes sur la tête qui tombaient comme les chutes du Niagara jusqu'au bas du dos rebondissaient à chacun de ses mouvements. Elle laissait paraître un regard bénin et un sourire radieux sur son visage maculé de taches de dépigmentation. Avec l'âge, elle n'essayait plus de maquiller son vitiligo. En paix, elle avait appris à aimer sa peau, comme telle, au naturel. Cela ne l'empêchait pas de raconter des salades à ses petits-enfants débordant de curiosités sans gêne. « C'est M. Alban, mon maître d'école de la maternelle, qui m'a balancé un seau d'eau de Javel en pleine figure », racontait-elle avec l'art oratoire d'une griotte. Elle finissait ses

discours en disant, « Travaillez bien à l'école et écoutez vos parents! », en secouant son index ridé.

Pendant ce temps, malgré le bruit, mon père, au visage usé par les vicissitudes de la vie, dormait d'un lourd sommeil de mort. Télécommande à la main gauche, un filet de salive au bord de ses lèvres gercées, il ronflait comme un sonneur dans le lit *king* de la chambre d'invités. Celle qu'il avait bâtie de ses propres mains de maçon à l'arrivée de la benjamine de la famille : Viola-Davis. Malheureusement, cette dernière n'a pas pu se joindre à la party. Son fiancé Desmond s'était fait embarquer par la police pour blanchissement d'argent et contrefaçon de faux billets de dix dollars. « Marcus et Din... Je... comment vous dire...je... ben... J'peux plus venir ce soir. Désolée! S'il vous plaît, pas d'question. C'est compliqué. Je vous expliquerai. Passez une bonne soirée et je vous souhaite un bon vol! », avait-elle baragouiné toute stressée lors de son appel vidéo.

« Bouclez vos ceintures! » a ordonné Hubert d'un ton paternel plus que paternaliste. Il a réajusté le rétroviseur et a allumé la radio sans prêter attention au terminal de paiement et au compteur horokilométrique. Cependant, il a jeté un coup d'œil sur le tableau de bord numérique afin de se rassurer du niveau d'essence. Il s'est assuré également que le lumineux sur le toit de la voiture ne soit pas en marche. Sa main gauche posée sur le volant, il a tendu sa main droite pour ouvrir la boîte à gants. Il vérifiait tous les documents de sa voiture jaunie par le temps et rouillée par la température hivernale. Il a activé ses essuie-glaces en poussant le commodo vers le haut afin de débayer la neige fondue sur le pare-brise. Ce même pare-brise qui lui servait de vitrine pour afficher à l'intérieur son permis de chauffeur autorisé et son diplôme de médecin sans frontière certifié par l'Université Cheikh Anta Diop.

À la place du mort se tenait Marie-Josèphe Angélique. Craignant les pétarades plus que les courants d'air, elle a immédiatement appuyé sur un bouton automatique pour remonter les fenêtres. Dinknesh et moi étions à l'arrière du véhicule, menottés l'un à l'autre. On se tenait la main. Passionnément. Comme un jeune couple dans la folie d'un grand huit de parc d'attractions. Elle, braguette de jeans déboutonnée, a rabattu son siège au maximum pour faire respirer son ventre ballonné. Moi, j'observais attentivement de gauche à droite les rues qui défilaient. Je disais un au revoir mental à tout cet environnement qui avait assisté autant à la naissance de ma barbe hirsute qu'à celle de ma micro-calvitie. Tout d'un coup, brusquement, comme ça, une sirène s'est rajoutée au vacarme de la fête nationale. Une voiture, aussi blanche que les flocons de neige qui tombaient, nous poursuivait. Cette poursuite avait duré environ cent mètres. Hubert ne comprenait pas qu'il fallait se rabattre. Le feu clignotant sur le toit de la voiture blanche lune était pour nous. Enveloppée d'un tourbillon de panique, Marie-Josèphe Angélique a demandé qu'on s'arrête immédiatement.

Arme à la ceinture, d'un gabarit imposant, un homme brûlé au visage et d'une coupe dégradée s'avancait vers la portière du conducteur. Sa grosse boucle d'oreille en diamant scintillait à chacun de ses pas vers nous. Il dégageait une odeur forte. Son chewing-gum tentait de camoufler une haleine de tabac froid et de poulet fumé. « Papiers! ? », a-t-il balancé tel un direct du droit en pleine figure à Hubert. « Tes papiers! », a-t-il répété en le dévisageant. Son œil perçant caché par un bleu, un œil au beurre noir, presque, jetait des regards aussi dédaigneux que suspicieux à l'intérieur de la Ford. Son allure menaçante

pressait Hubert à exécuter la demande. Un labyrinthe se peignait sur son visage. Il bégayait d'une peur bleue. D'un silence de mort, Marie-Josèphe Angélique inspectait discrètement l'homme. Puis, lorsqu'il la zyeutait, elle baissait la tête. Dinknesh, comme une lionne enragée protégeant ses petits, exigeait des explications. « Monsieur, que nous vaut cette arrestation? », a-t-elle demandé d'un ton ferme et féroce. « C'est moi qui pose les question! », a-t-il rétorqué tout en laissant paraître un visage autoritaire.

En analysant à la loupe le permis de conduire de Hubert, l'homme à l'uniforme s'est écarté de la Ford pour baragouiner sur son *talkie-walkie*. En revenant vers la *Mustang*, il a tendu les papiers à Hubert en le remerciant d'avoir montré patte blanche : « M. Mukwege. Tout est en règle », a-t-il affirmé en levant son képi. D'un pas boitant, il s'apprêtait à retourner vers sa voiture garée en double file derrière la nôtre. Cependant, Dinknesh insistait à connaître la nature de cette inspection. Je lui faisais du pied en tapotant ses pompes pour qu'elle garde le silence. Mais sa révolte intérieure ne tolérait aucune intimidation. Ce comportement a amené l'homme en bleu à se braquer. « Sors de la voiture! Tout de suite! C'est un ordre! », a-t-il rouspété d'une voix rauque.

Dinknesh était à peine sortie, qu'il a claqué la porte derrière elle de la semelle de ses *Air force 1*. Puis, dans un enchaînement de mouvements, il l'a attrapée brusquement par son col ivoire et l'a plaquée violemment contre le capot de la voiture en lui écartant les bras. Les yeux exorbités, Hubert restait bouche bée face à cette violation. Le cœur de Marie-Josèphe Angélique battait fort. Moi, impuissant, rempli d'une colère noire, j'observais cette scène à contrecœur : ce mastodonte soumettait mon épouse à un contrôle intrusif, abusif. Ses mains crochues constellées de taches de rousseur palpaient son corps de haut en

bas, de gauche à droite, dans tous les sens. Son neuf millimètres pressait son lombaire. Submergé par des pensées vengeresses, des pulsions exterminatrices bouillonnaient dans tout mon être. Mon âme hurlait de rage.

Cette agression a installé tout au long du trajet vers l'aéroport une atmosphère splénétique. Respirant vite et fort, Dinknesh jurait sur sa vie qu'elle comptait le traîner en justice. On l'encourageait dans sa démarche sans trop vraiment y croire. Elle avait mémorisé le numéro de matricule du boiteux. Quelques passants lui avaient également envoyé différents angles de vue de l'incident qu'ils avaient filmé sur leur téléphone. Ses parents et moi nous nous inquiétions plutôt de son état de santé. Je voulais qu'on l'emmène aux urgences. Elle refusait. « Je vais bien, ne vous inquiétez pas », témoignait-elle en buvant la bouteille d'eau qu'avait achetée son père dans une station d'essence. « En plus, il ne faut pas qu'on rate le vol », a-t-elle renchérit entre une gorgée d'eau et un souffle saccadé.

À l'aéroport, Hubert s'est garé sur la chaussée de l'entrée principale. Il a laissé tourner le moteur et a allumé les feux de détresse pour signaler l'immobilisation temporaire du véhicule. Cela lui a permis d'aller prendre un chariot à bagages. Un peu gauche, pendant tout le trajet il avait essayé de cacher ses yeux rougis. Mouchoir à la main, Marie-Josèphe Angélique s'est rapprochée de nous pour nous embrasser. Son cœur battait à la chamade. « Vous allez me manquer », a-t-elle murmuré au creux de l'oreille de sa fille en essuyant ses larmes d'un revers de manche. On ne savait si ces pleurs traduisaient la tristesse, le bonheur, la colère ou la fierté. Je pouvais le chariot à bagages en me dirigeant vers la porte d'entrée. Dinknesh tenait les passeports

avec les cartes d'embarquement à l'intérieur qui dépassaient. Elle marchait à reculons, tout doucement. Elle agitait les documents en l'air de gauche à droite en guise d'au revoir à ses parents. Confortablement assis dans la voiture jaunie, Hubert et sa femme attendaient de nous perdre de vue avant d'appuyer sur l'accélérateur.

J'ai remis ma ceinture, relacé mes *Air Max* et rattaché mes rastas avec mon bandeau vert-rouge-jaune. C'était maintenant au tour de Dinknesh de passer à travers le scanner corporel. Elle a déposé dans le bac ses *Air Jordans*, son ordinateur, son téléphone portable, sa tablette et quelques pièces trouvées au fin fond de son sac. L'agente de sécurité chargée de visionner les images holographiques à l'ordinateur lui a souri en admirant son afro bien huilé de beurre de karité. Le sourire de cette dame aux cheveux de neige a été suivi de chaleureuses félicitations. « Merci, merci », a répondu Dinknesh encore tout émue.

L'aurore prenait place : enfin prêt pour le grand départ. La salle d'embarquement était noire de monde. Les hommes d'affaires, assis, les jambes croisées, manipulaient leurs tablettes. Les petits marmots zigzaguaient de gauche à droite; les parents ne savaient où donner de la tête. On apercevait également plusieurs nourrissons dans des berceaux portables, des berceaux mobiles, des berceaux multicolores et des berceaux multifonctions. Tous ces berceaux donnaient l'impression d'être dans une crèche, un jardin d'enfants. Mais nous étions bel et bien en ligne vers la porte d'embarquement de la Terre mère. « La porte du long retour! », s'est exclamée Dinknesh pleine de papillons dans le ventre...

Notice biographique

Dr. **David Yesaya** est professeur adjoint à l'Université de Calgary, au Canada. Ses intérêts portent sur les cultures et littératures francophones en général, et plus particulièrement celles axées sur les textes migrants, les questions raciales, postcoloniales et décoloniales.